Éditions les Intemporelles
45, rue Rémy 95430 Auvers-sur-Oise
www.lesintemporelles.com
ISBN 978-2-9533965-2 2
EAN 9782953396522
Dépôt légal : 3e trimestre 2013
© peintures Anne Manoli, © textes Christophe Mézières, Emmanuel Daydé, Fabienne Laterrade, Denis Martin, Isabelle Mézières,
© photos Christophe Mézières, Camille Mézières - traductions Cecilia Cerredo - graphisme Geoffroy Dupuis

# ANNE MANOLI

## la passagère

éditions les intemporelles

# LE MOT DE L'ÉDITEUR

*Voici une nouvelle invitation à la découverte, à vivre l'émotion, à se rencontrer.*

*Aujourd'hui nous vous présentons l'artiste peintre Anne Manoli, une œuvre sans concession dédiée à la peinture, à sa présence, à ce que ce fabuleux médium permet de révéler.*

*L'aventure de cette monographie nous a permis d'approcher cette œuvre artistique peu commune, l'expression d'une singularité, sous différents angles de vue. Tantôt par l'approche du travail à l'atelier sur la base du souvenir, puis par l'émotion vécue en plein air sur la base de la sensation et bien sûr humainement dans le partage d'une intimité.*

*Gageons que le bonheur de ces moments de vie livrés à la peinture vous parviennent.*

*Autour de ce projet ont collaboré Emmanuel Daydé (critique d'art), Christophe Mézières (éditeur), Fabienne Laterrade (collectionneur) et Denis Martin (artiste peintre) qui nous livrent ici leur regard.*

*Je tiens particulièrement à féliciter les souscripteurs qui, d'un œil éclairé, se sont engagés aux côtés de l'artiste à la réalisation de cet ouvrage.*

*Vous voici donc maintenant sur le seuil, prêts à entrer dans un monde, celui d'Anne Manoli.*

*La matière, la terre, l'eau, les séries de peintures « la passagère », les « falaises » et les « terres d'eau » vous attendent …*

***Isabelle Mézières***

# « POUSSIÈRE D'EAU »

Se trouver face à une œuvre de Anne Manoli tient toujours lieu à surprise, puis à découverte. Passé l'instant où l'on se délivre de l'image, l'œil scrute le relief, vibre de la couleur, s'interpelle d'une présence, de ce supplément qu'elle inscrit.

Les paysages familiers des bords de la Rance ont contribués à épanouir son intuition, terrain de jeu, de peinture, creuset dans lequel terre, ciel, mer et végétal fondent cette source d'inspiration dans laquelle le fil des rêveries s'est tissé, là où l' « entre aperçu » tient lieu.

Pour interpréter ce qu'elle nous signifie, il faut  tout d'abord revenir à « soi », prendre le temps de remonter le temps, de retourner à la pêche miraculeuse, de chercher pieds nus au contact du sable, se méfier de ce qui ce cache sous les algues, appréhender le contact de la roche, se souvenir qu'immobile, le corps se laisse engloutir dans le limon mis à l'air par la dernière marée.

Juché, au bord de l'eau, je contemple la transparence de cette mer limpide qui ouvre le regard, laisse percevoir les limites d'un espace distant, plein de cet élément par qui s'effleurent, se lient, se touchent, s'unissent les choses qu'il contient, comme le spectacle d'une cohérence, d'une unité atteinte.
Alors que, relevant la tête, plus loin, l'eau sombre, profonde, celle de l'ombre qui abrite le silence, absorbe la lumière, m'interroge, m'inquiète.

S'avancer tout de même, quitter le rivage, vers cet horizon, dans cette eau, que je renferme, qui m'enveloppe, me constitue et me porte, le corps comme un radeau pour s'extraire, se libérer du limon, de « ce » qui s'accumule, que l'on dépose, qui meurt en nous, une part que nous abandonnons, cette poussière d'eau.

Mes doigts s'immiscent dans la vase, effleurent, tactent, découvrent.
Ces jeux d'enfants, s'inscrivent et se répètent toute notre vie, toucher, c'est voir.
Ce n'est pas par hasard si Anne Manoli, broie, additionne, lie, charge et malaxe les pigments pour donner naissance à cette pâte colorée qu'elle œuvre, avec le plaisir curieux et gourmand de s'accorder encore le droit de les salir.

Déjà sur la palette, avant la toile, avant la forme, l'eau et la terre s'unissent.
Anne Manoli s'immisce dans les choses pour en pénétrer la substance, les libère, les disperse, et les recompose à de nouvelles valeurs.
Un regard s'étend en rêveries, et les images se délivrent de toute composition formelle pour s'adapter, fusionnellement à cette nouvelle matière.
Un paysage d'Anne Manoli, c'est le territoire du possible et de l'impossible comme la volonté d'observer le monde avec l'aleph de Cantor traduit par Borges. C'est la tentative de cerner l'ineffable, pour «  le » faire se découvrir.

Les séries de peintures récurrentes que Anne Manoli interpellent au fil du temps, « creusets », « falaises »,  « terre d'eau », « sillons », laissent percevoir que, dans l'atelier, inlassablement, quelque chose s'élabore, « l'être » peint se dessine, se construit, une mue, œuvrage sans fin.

Ses œuvres récentes, reprennent de façon obsessionnelle l'« îlet Chevret » sur lequel son regard c'est posé, tant de fois, au rythme de sa vie, à la mesure de son cœur, une nouvelle fois prétexte, livré à la peinture, a la mise en lumière des grandes correspondances entre microcosme et macrocosme.

Hier, matière totale, de strates colorées franches, autonomes et proclamantes, aujourd'hui, les éléments se parent des éthers,  l'imaginaire vagabonde encore plus loin, plus profond, là où un espace supplémentaire peut s'ouvrir, sur la toile, entre précaire et tangible.

Une invitation à contempler, un nouvel horizon, lieu de tous les possibles, où tout est encore à peindre.

**Christophe Mézières** (juillet 2013)

*Huile et émulsion sur toile,  110 cm x 114 cm, 2011*

*Huile et émulsion sur toile,  85 cm x 139 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  124 cm x 158 cm, 2013*

*Huile et émulsion sur toile, 84 cm x 140 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  128 cm x 205 cm, 2013*

*Pages 24-25 - Détail de l'œuvre ci-contre*
***Huile et émulsion sur toile, 56 cm x 108 cm, 2012***

# Passagère de la pluie

« Nous habitons l'absence », Michel Houellebecq (Configuration du dernier rivage).

S'il est vrai que « autres et toujours autres sont les eaux qui s'écoulent », alors autres et toujours autres sont les peintures d'Anne Manoli, mottes de couleurs gorgées de terre et d'eau qui régurgitent des formes spongieuses, au flux et reflux de grandes marées de peinture.

De ses lointaines ascendances grecques, Anne Manoli a gardé un sens héraclitéen du monde, où tout est toujours en train de se faire et de se défaire, selon la philosophie de l'obscur présocratique. Dans le monde insaisissable d'Héraclite, où la seule permanence réside dans le changement, rien n'est mais tout devient : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ». Véritables métaphores de la peinture, les tableaux de terre et d'eau d'Anne Manoli sont alors autres choses que ce qu'ils sont : ni couleurs ni matières mêlées sur une toile, ni animaux, ni végétaux, ni estrans, ni îles, ni falaises, ni mares, mais tout cela et autres choses encore à la fois, par temps de brume, par temps de pluie, par temps de rêve.

« J'entrevois de nouveaux rivages, disait le rageur peintre de la matière Eugène Leroy, ajoutant : « Il faut creuser dans ce qui est déjà fait ». Longtemps, Anne Manoli a creusé dans son propre imaginaire aquatique et marin, en enfouissant ses sujets, couche après couche, sous une matière de plus en plus riche et épaisse, poisseuse et visqueuse. Lointainement proches des accumulations boueuses, laborieuses et sublimes de Leroy - sans parvenir toutefois, comme chez lui, jusqu'à la tentation de l'occultation absolue -, ses Grandes Vasières des années 90 comme ses Terres d'eau des années 2000 fusionnent l'animal et le végétal en des tableaux organiques où l'algue le dispute au mazout.

Quant à ses Migrations jaunes et grouillantes, ou ses Grands Creusets verdâtres et gluants de terres d'eau labourées, ils s'offrent à l'égal des nus et des morts du peintre du Nord « comme champs, comme pierre, comme bois, comme mousse, comme senteur » (pour reprendre les impressions de Baselitz face aux chefs d'œuvres inconnus de l'artiste).

Désertant en 2007 ces chemins heideggériens expressionnistes qui ne mènent nulle part (sinon à soi-même), Anne, ma sœur Anne décide de monter tout en haut de grandes tours de marbre, extirpant ses pieds des sables mouvants aveugles où elle risquait de s'enliser. Elle découvre alors avec stupeur les falaises près de Dieppe, « dont la craie fond comme du sucre » (Georges Limbour). Frontière qui fait advenir l'horizon, le mur blanc du haut-plateau cauchois fait refluer les eaux et remonter le ciel. La nuit remue, le monde revient.

A Varengeville-sur-mer, Anne Manoli retrouve donc, après Georges Braque, « le souci de se mettre à l'unisson de la nature, bien plus que la copier ». Maçonnant sa peinture comme à la truelle, elle affronte les paysages ultimes du Normand solitaire, aussi déserts que sombres, en étirant les parois de craie sous des ciels d'orage et des flaques d'eau salée crépusculaires. Tandis qu'un semblant de perspective obstruée s'installe, sans ligne de fuite possible (comme dans une toile cubiste mais par le seul moyen de la matière), l'air se raréfie dans des contre-nuits de lumière dure et rase. Bien qu'aucune barque - et qu'aucun nocher des Enfers - n'apparaisse, la mort par asphyxie fait son entrée dans l'univers chtonien de Anne Manoli, faisant craindre pour le retour du jour. « Les objets n'existent pas pour moi, avouait le vieux Braque, sauf dans la mesure où un rapport existe entre eux et moi-même : c'est cet entre-deux qui est le vrai sujet de mes tableaux ». Suivant encore une fois les préceptes du sage aux mains d'oiseaux, Anne Manoli, à son tour, va s'attaquer à l'entre-deux qui s'étend entre elle et le monde.



Baignée depuis sa plus tendre enfance par les rivages de la Rance, où sa famille possède une petite maison, elle peint les douces collines de l'île Chevret, entourées d'eau et de vase. Cet ilôt formé de deux légers mamelons - qui évoque un arbre quand il est vu du ciel -, elle l'a toujours eu devant les yeux.

Mais elle le voit encore mieux en les fermant, comme si la présence avait besoin de l'absence, entre pays réel et pays rêvé. Vérité et illusion se mêlent facilement en Bretagne pour cette passagère de la pluie. Dans les mythologies celtiques, l'homme, voué au végétal dès sa naissance, est livré à la dissolution dans des cercueils ou des troncs d'arbre, que l'on

abandonne au courant des fleuves et des eaux, chair terraquée, pétrifiée dans le bois. Dans la geste de la Table Ronde, le corps du roi Arthur, mortellement blessé, est ainsi couché sur une barque, pour atteindre l'île mythique et inaccessible d'Avalon. Si l'on n'a jamais identifié l'île Chevret avec Avalon, l'on a par contre cru reconnaître l'île arthurienne dans l'île d'Aval, à Pleumeur-Bodou dans les Côtes-d'Armor toute proche : un îlot accessible à marée basse, où le roi serait enterré sous un mégalithe. A l'instar d'Herman Hesse – qui ne voyageait jamais sans une reproduction de L'île des morts de Böcklin, vu à Bâle étant jeune -, Anne Manoli associe son île des morts et du roi à une sorte de viatique permettant de retrouver l'enfance perdue. « Instantanément, je remonte le temps » dit-elle. Sa peinture de terre aqueuse et évanouie se situe alors bien loin des effluves morbides des « eaux de pierre » peintes par le Suisse dans son tableau iconique, symbole de l'inaccessible et de l'indéfini. « Le paysage se pense en moi, et je suis sa conscience » notait déjà Cézanne face à la Sainte Victoire. Anne Manoli en serait plutôt l'inconscience, légendaire et douce. Dans sa rêverie subconsciente, la mort dans les eaux devient la plus maternelle des morts.

« Qui joue avec l'eau perfide se noie, veut se noyer » écrivait Gaston Bachelard, lorsqu'il voulait établir le complexe d'Ophélie dans son essai L'eau et les rêves. Avec Shakespeare et son Hamlet « l'eau rêvée « s'ophélise », selon lui, se couvre naturellement d'êtres dormants, d'êtres qui s'abandonnent et qui flottent, d'êtres qui meurent doucement… avec des fleurs et une chevelure étalée sur l'onde ». Est-ce un hasard si Anne Manoli inaugure sa récente série - que l'on pourrait appeler Derniers rivages – par une Ophélie bachelardienne de mort aimante et désirée ? Certes, la forme algueuse blanche et verte, qui flotte dans l'onde noire au bas du tableau, a été effacée, végétalisée en quelque sorte, jusqu'à en devenir méconnaissable.

Simple reflet d'une île de lumière, cette Ophélie transfigurée jusqu'à l'absence s'appuie pourtant sur la célèbre figure préraphaélite peinte par John Everett Millais en 1852. Jacinthe algueuse noyée, elle reprend même le gonflement d'une robe blanche, qui s'étale comme un grand nénuphar de l'écume des jours.

Ophélie disparue dans la suite de la série peinte, l'île tantôt apparaît ou disparaît, au hasard des brumes qui montent et des eaux qui descendent, dans de larges formats de marines panoramiques. Au contact de l'île d'enfance, la manière rude et épaisse des Falaises s'évanouit pour se métamorphoser en brumes et bruines, fumets et fumées, langueurs et élongations : Anne Manoli ne signe pas de victorieux Pluie, vapeur, vitesse comme chez l'anglais Turner, mais de fantastiques et fantasmatiques Pluie, vapeur, vérité, qui perdent en matière ce qu'ils gagnent en matité. Polissant les ciels jusqu'à les faire trembler et les eaux jusqu'à les faire scintiller, elle adoucit ses fonds à la manière d'ardoise grise et bleutée. Multipliant l'irréalité des plans en usant de subtils fondus enchaînés, l'artiste fait déborder les bords de sa peinture en de mystérieuses excroissances, pigments malaxés à l'huile de lin et à la résine, telles des mousses de terre mouillées arrachées à la tangue vagissante. « Ce n'est pas assez de faire voir ce qu'on peint. Il faut encore le faire toucher » conseillait encore une fois Braque le patron. Les peintures d'îles d'elle se touchent avant que de se voir, dans leur rugosité, leur porosité, leurs caresses, leurs détresses et leurs coups. Le sensuel Diderot n'avait-il pas raison de dire que les cinq sens se résumaient à un seul, le toucher, diversement modifié ? Elle lui dirait dans l'île…

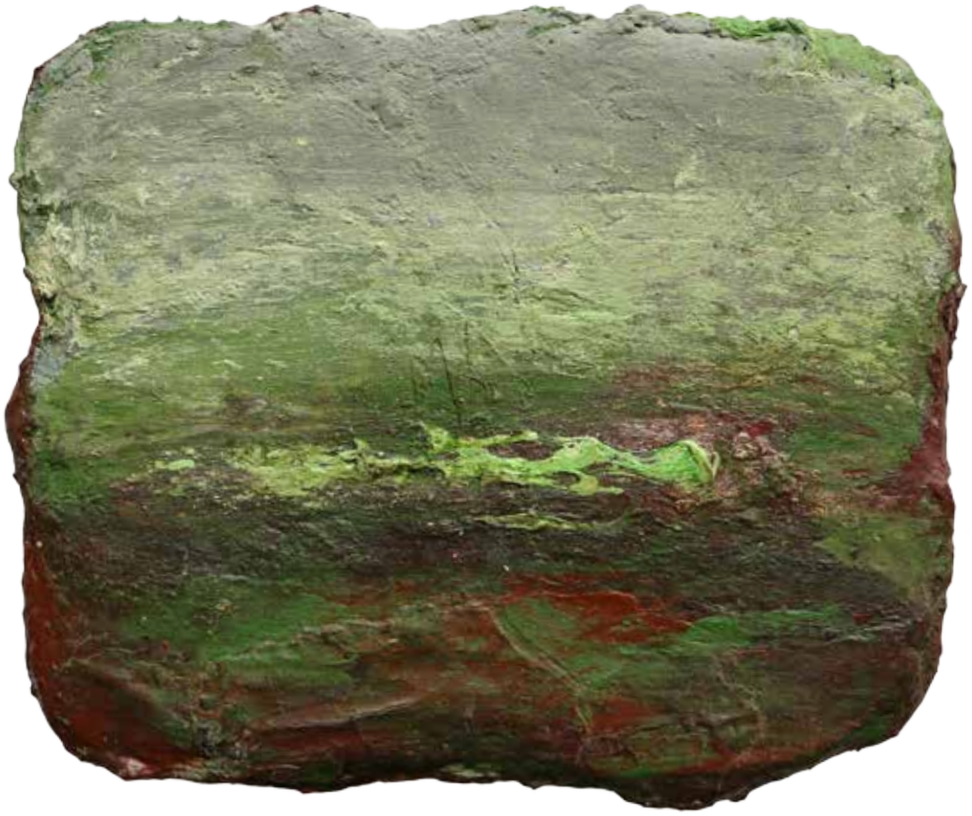
**Emmanuel Daydé** (juillet 2013)

*Huile et émulsion sur toile,  76 cm x 113 cm, 2013*

*Huile et émulsion sur toile,  124 cm x 158 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  28 cm x 32 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  42 cm x 45 cm, 2012*



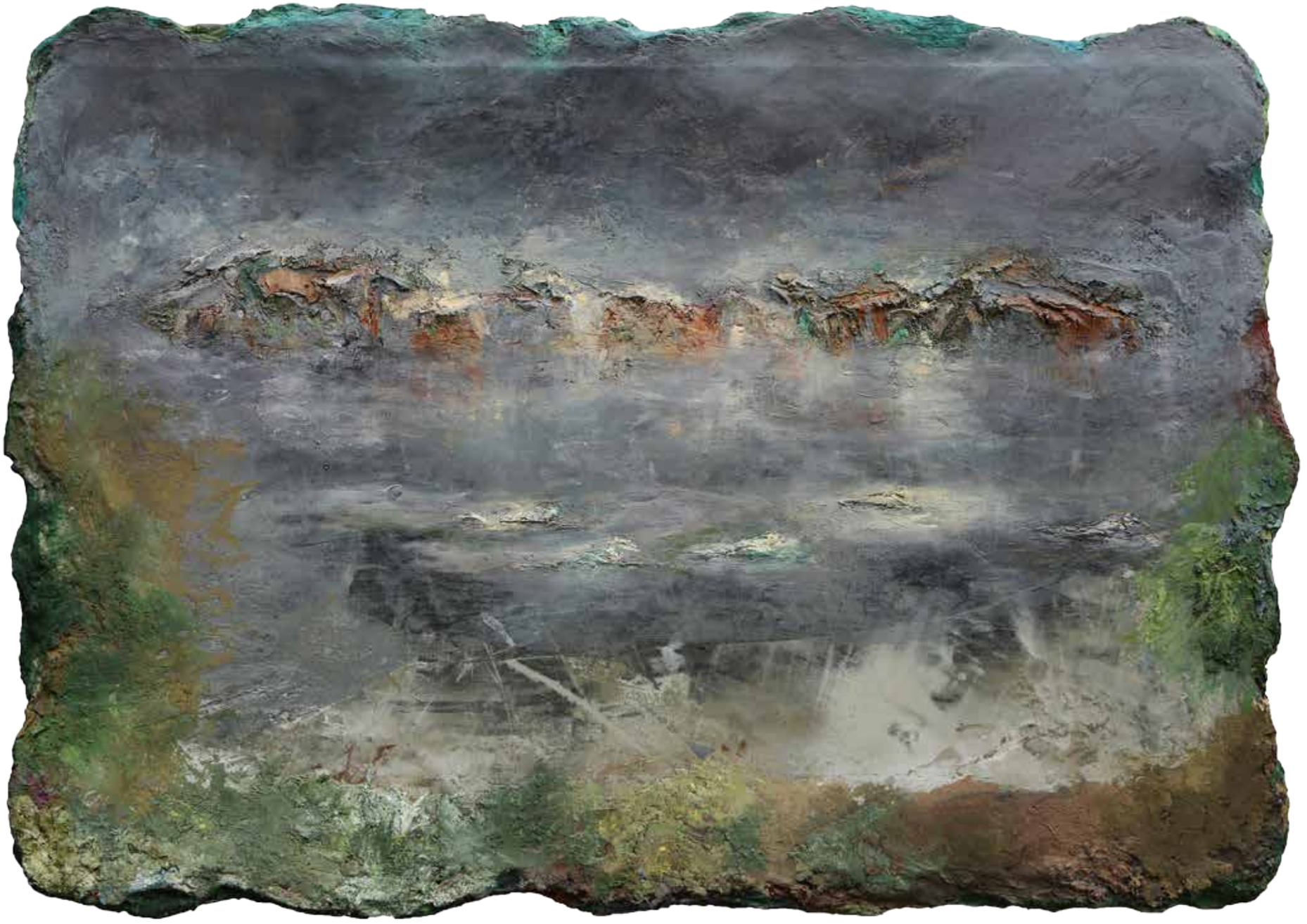
*Huile et cire sur toile, 26 cm x 31 cm, 2011*

*Huile et émulsion sur toile,  25 cm x 30 cm, 2012*

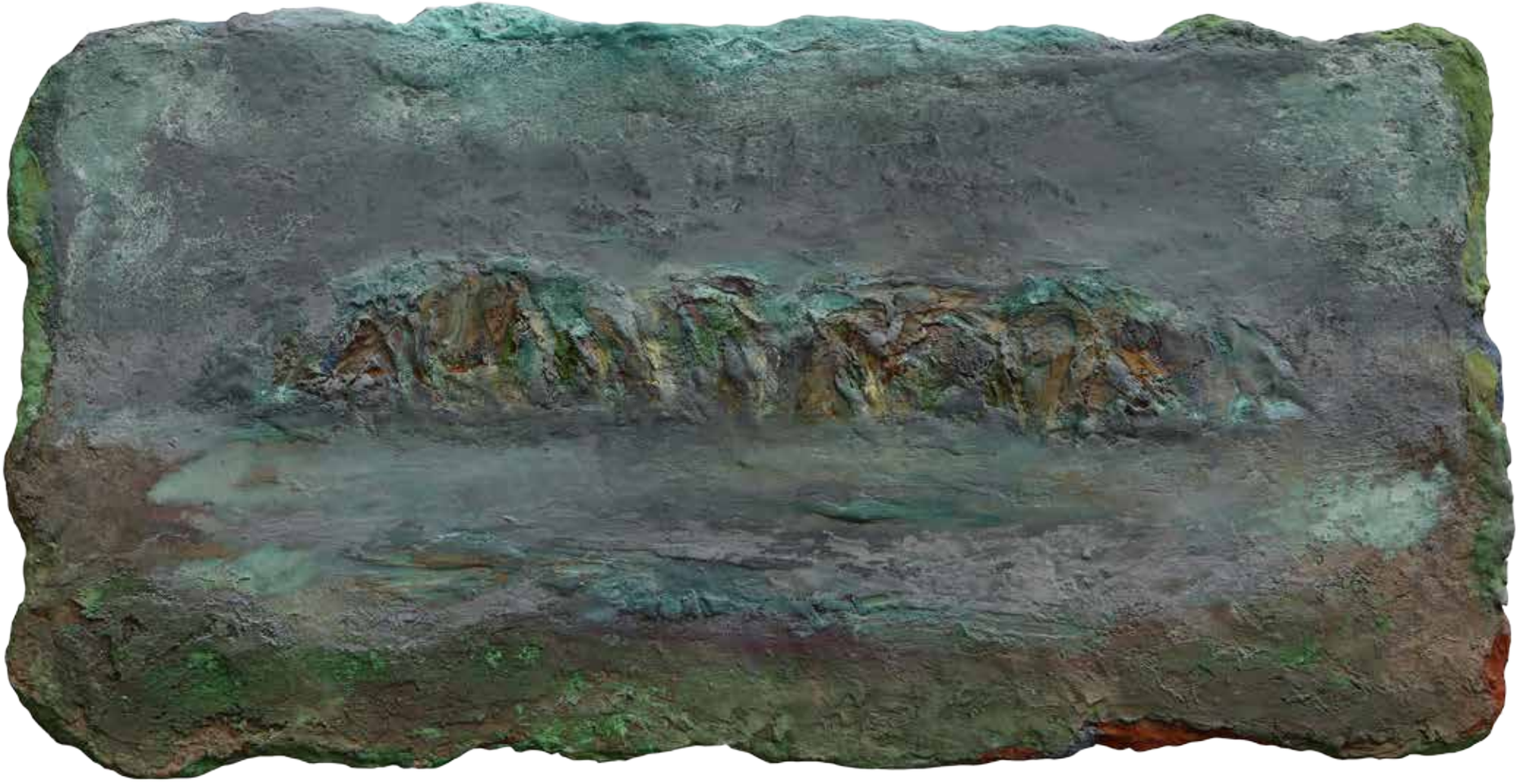
*Huile et émulsion sur toile,  75 cm x 115 cm, 2013*

*Détail de la page 43*

*Huile et émulsion sur toile,  100 cm x 140 cm, 2013*



*Huile et émulsion sur toile,  55 cm x 107 cm, 2012*



*Huile et émulsion sur toile,  53 cm x 107 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  84 cm x 106 cm, 2013*

*Huile et émulsion sur toile, 75 cm x 115 cm, 2013*

*Pages 56-57 - Détail de l'œuvre ci-contre*
***Huile et émulsion sur toile, 93 cm x 140 cm, 2013***

*Huile et émulsion sur toile,  122 cm x 156 cm, 2012*

# DE NATURA RERUM

C'est un petit tableau dans les tons vert de gris, de format carré, aux bordures arrondies d'une très grande sensualité. La matinée fut d'une tristesse sans équivoque, dès le réveil, je crois. Pas d'explication à ce vague à l'âme très pesant. Mon regard s'arrête, donc, là. Je le contemple. Le temps est suspendu. Sa matière d'une très grande densité semble pourtant fluide et cristalline. C'est une falaise dont l'apparente quiétude laisse cependant entrevoir l'extrême fragilité. Cette inquiétante douceur m'émeut et me touche. Nous sommes là dans l'aire de la nature, immergés dans son antre intime, profond et bouleversant, d'une élégance infinie, parce que si simple et dépouillée, presque dénudée. Terrain de jeu, de notre « Je » aussi mélancolique qu'incertain. Je sais, alors, qu'un tableau d'Anne Manoli pourrait se perdre dans cette nature, se fondre en elle, paisible et serein, en un champ d'herbes folles, un courant d'eau vaseuse, côtoyant les truites, les grenouilles et les insectes, ne faisant plus qu'un avec les éléments, tel le dormeur du Val de Rimbaud. Particule, parmi les particules, atome parmi les atomes ; « tranquille, il a deux trous rouges au coté droit » ; lentement, presque indiciblement, nous entrons dans le monde de la peinture et du sensible, celui où le chaos et les blessures se côtoient dans un grand tumulte, sans marge de sécurité ou quelconque réserve, révélant nos propres sens et notre liberté. Un choix sans tricherie ni compromis. « Je n'ai jamais voulu faire un beau tableau, j'ai juste voulu faire de la peinture » ; émouvant constat que celui du peintre Eugène Leroy que pourrait faire sien Anne Manoli. Être dans la peinture, dans l'intimité de sa chair, voilà le pari proposé et l'engagement de toute une vie.

Ma journée finalement se passa, plus sereine et paisible que je n'eus imaginé. Le soir venu je m'approchai de ma « tendre » falaise. Elle ne m'a pas tout révélé d'elle et sans doute de moi-même. Nous n'en avons pas fini tous les deux. Demain est un autre jour. C'est sans doute qu'Anne Manoli met autre chose que de la Térébenthine et des pigments dans ses tableaux. Son cœur, sa chair et ce supplément d'âme sûrement qui font les œuvres authentiques et émouvantes.

Discrète et pourtant si talentueuse, dotée d'une très rare sensibilité, elle est un magnifique peintre ; et pour tout ce qu'elle nous donne à voir de beauté fragile d'un monde fiévreux et parfois cruel nous ne pouvons que la remercier.

Denis Martin (juillet 2013)

*Huile et émulsion sur toile, 160 cm x 200 cm, 2011*

*Huile sur toile, 21 cm x 28 cm, 2010*

*Huile sur toile,  21 cm x 28 cm, 2010*

*Huile sur toile, 39 cm x 85 cm, 2010*

*Huile sur toile, 25 cm x 58 cm, 2009*

***Huile sur toile,  50 cm x 102 cm, 2009***

*Huile et émulsion sur toile,  25 cm x 30 cm, 2012*

*Huile et émulsion sur toile,  25 cm x 29 cm, 2011*

*Huile sur toile, 38 cm x 38 cm, 2010*

*Huile sur toile, 38 cm x 40 cm, 2009*

*Huile sur toile,  24 cm x 38 cm, 2010*

*Huile sur toile,  25 cm x 26 cm, 2010*

*Huile sur toile,  26 cm x 26 cm, 2010*

*Huile et émulsion sur toile,  25 cm x 32 cm, 2011*

*Huile sur toile, 26 cm x 39 cm, 2010*

*Détail de la page 87*

# LA PASSAGÈRE

La première fois que j'ai vu les toiles d'Anne Manoli, j'ai cru être confrontée à une interprétation des premiers versets de la Bible. Des petits formats bien alignés offraient une version sans concession de la création du Monde. On assistait *in vivo* à la naissance de la Terre et des Eaux et, dans le même temps, à leur douloureux partage. Anne avait composé une variation sur le Chaos, celui de l'origine. Dans un savant amalgame sombre et profond, de délicats affleurements colorés surgissaient. L'éternité du moment était là, offerte dans une débauche de matière. Ses couteaux furieux avaient bataillé comme des diables pour l'avènement d'une Terre Mère oeuvrant à sa propre naissance. D'autres couteaux à peine plus apaisés avaient restitués des eaux tumultueuses surgissant des soubresauts de la première. Des couches infiniment recouvertes et sans cesse chamboulées, mettaient à nu des fragments enfouis. Les couleurs fissuraient une terre ombreuse. On devinait une géologie marine époustouflante et étonnamment lumineuse. Les couches d'huile n'avaient en fait été superposées que pour être mieux dénudées. Anne avait fouillé ses propres images pour en extraire les strates initiales de la couleur du Monde, pour mieux faire naître la terre et l'eau primitives, tout simplement. Point d'images apprêtées, mais le résultat d'une lacération sans retenue de la toile, une ode magnifique à la peinture.

Bien plus tard, dans un coin sombre de l'atelier, Anne a chuchoté « La vase, tout vient de là ». Elle venait de me souffler l'origine de sa peinture. La vase était sa terre à elle. En effet, il n'y avait qu'à regarder les toiles massives qui cernaient l'atelier et avoir gardé dans l'œil celles « d'avant » pour voir que cette vase n'était pas un simple sujet, mais leur origine même. Aussi loin que l'on pouvait remonter, cet amalgame humide et visqueux était présent, fondateur dans sa vision du monde. Une matière vivante et malléable, une mouvance boursouflée devenue matière rêvée, gorgée d'une vie foisonnante et secrète.

J'ai douté un moment de cette vase qu'Anne plaçait à l'origine de sa peinture. Qu'en était-il vraiment ? Je suis allée chercher le sens « officiel » de cette matière dont elle s'était éprise de manière forcenée.
**Vase :** nom féminin. Dépôt de terre et de particules organiques en décomposition, qui se forme au fond des eaux stagnantes ou à cours lent.

Je n'étais pas plus avancée, et pourtant. Le mouvement est déjà là. Chahutée par des eaux mêlées, une incroyable accumulation d'huile dévoilait quelque chaos intégral, confrontait dans un tumulte la terre (Terre ?) et les eaux sans jamais être certain qu'elles soient parfaitement solides et totalement liquides. Petits carrés découpés, déjà presque déchirés à une nature en émoi.
Hors le premier regard, à sa suite, grâce à elle, nous ne pouvons que fouiller la toile, chercher la couleur incrustée dans ces fissures sombres et arrachées. Combien de regards faudra-t-il pour connaître tous les secrets de ces huiles mêlées ? Le voyage sera long et périlleux, mais quelle plus belle aventure peut-elle nous être offerte que cette plongée au cœur de la création ?

Une autre fois, enveloppée d'une prégnante odeur de térébenthine je me suis retrouvée face à une émule de Jean Rostand racontant les grenouilles. À la faveur de la nuit, nous étions certainement sur le bord des étangs de Ville d'Avray. D'une main experte Anne effleurait des vivariums gorgés d'une pâte grisâtre. Sur des toiles traversées de trajectoires intriquées et fusantes, elle avait fait naître des petites bestioles solaires engluées dans une matière palpitante que ses couteaux avaient su faire respirer. Je suis restée ébahie devant les hordes d'extensions triangulaires, des retenues musculaires orangées que ses pinceaux avaient maintenues dans l'attente vibrante de l'ultime assaut. Une constellation de batraciens affleurait d'une boue mouvante.



En vrai, il ne restait à l'atelier que deux toiles arpentées par une nuée d'anoures avides de succession. J'arrivais *in extremis*. Ils furent l'objet d'un coup de foudre insomniaque. En zigzags lumineux une peuplade vibrionnante forçait l'ascension de la toile dans une griffure fangeuse. Un éblouissement de couleurs solaires se débattait au milieu d'une surface gluante. Petits corps rétractés dans une ultime attente, fuseaux de chair étirés dans un élancement désespéré. Tous tendaient à se libérer de cette matière décomposée. Ecartèlement orangé de palmes délicates dans un magma poisseux. Trajectoires recoupées de parcours filés dans la couleur. Parfois, la couleur n'était là que pour signaler le corps de bestioles vivantes se distinguant à peine d'un fond dégageant lui aussi une vie propre.

Une ombre légère, un assombrissement au bas de la toile, indique le départ de la course vers le haut de la toile. Souvent il ne reste qu'une tache de couleur informe signalant à peine la présence d'un animal en plein effort dans cette débauche de pâte.

Anne a composé ici une migration inéluctable, une vision magnifiée de la survie. Alors le regard s'épanche sur cette surface vivante. Un rêve pour laisser l'imaginaire cavaler sur une toile gavée de matière habitée. La survivance serait-elle la métaphore, l'aboutissement de la peinture ?

Non contente de nous avoir offert toutes ces images pleines de terre, tous ces chamboulements de Nature, Anne n'en est pas restée là. Elle s'est autorisée à créer ses propres Terres. Surgissement d'îles inaccessibles au-delà d'eaux calmes et transparentes entre bleu et violet. Pas de doute, elles viennent de la Terre Mère. Elles en ont volé les couleurs, se sont approprié le lointain pour mieux asseoir le ciel.

Des bases sombres, violacées, des masses rocheuses dans lesquelles viennent s'enchâsser des eaux mauves, étrangement calmes et transparentes tout juste traversées de quelques poudres d'écume. Une touche embrouillée nous fait sentir, humer les résidus de l'eau retirée abandonnant sur la grève des fantômes d'algues mis à nu. L'œil peine à se détacher des multiples traces qui font naître une émotion profonde. Pour un peu l'odeur du varech couvrirait celle toujours prégnante de la térébenthine. Malgré tout, l'œil monte. Fichée entre mer et ciel une haute terre se profile, suspendue en travers des flots tout juste calmes. Des brumes blanches répondent à l'écume de la côte. Le vert des algues est allé se perdre sur cet improbable territoire. Nul doute, il y a eu un arrachement de terre, une suite au Chaos originel. Sans conteste il répond à l'arrachement du tableau lui-même.

Face à la côte des falaises fracturées s'exposent dans une lumière transparente. A vrai dire ce sont plutôt les roches brutes des falaises qui irradient. Dès lors comment savoir qui s'est arraché à l'autre, qui a engendré ?. Bien malin celui qui pourra découvrir quelle terre a pris sa liberté, la petite ou la grande ?

Anne les a juste posées face à face. Libre à nous de laisser libre cours à notre imaginaire. Heureusement, la fluidité du ciel est là pour calmer l'œil de cet accouchement de matière. Les terres détachées sont parfois sages, d'autre fois estompées dans des traînées brumeuses. Entre ciel et eau, ces terres jouent de notre regard. Elles s'exposent dans leur plénitude animée, on pourrait presque toucher les faces de ces îlots à peine plus calmes que les côtes. Etirés dans la lumière ils semblent lointains et pourtant offertes à une exploration méticuleuse. Notre regard est là, attentif à ne pas perdre un pan de roche. Leur échelle est incertaine. Le regard doit s'ajuster, démêler un tracé à la fois doux et féroce. Plus loin le vert de la côte focalise le regard. L'îlot semble constitué et en même temps brisé par les flots. Le ciel plombé continue à veiller sur cet assemblage titanesque. Le chaos de la côte refait son apparition. Ici le ciel et les eaux ne font plus qu'un, enserrant une émergence de terre qui s'étire et tente de se montrer à travers une brume bleutée.

Ailleurs, l'eau a presque disparu, rongée par une terre dévoreuse et un ciel plus vivant que jamais. Au fil des toiles, j'ai assisté au spectacle éblouissant d'une géologie verticale et rêvée, inlassablement composée entre ombres profondes et couleurs arrachées. Un voyage au cœur d'une rêverie forcenée et magnifique.

**Fabienne Laterrade**

*Huile sur toile, 152 cm x 172 cm, 2008*

*Huile sur toile, 30 cm x 30 cm, 2005*

*Huile sur toile, 31 cm x 31 cm, 2005*

*Huile sur toile, 31 cm x 31 cm, 2006*

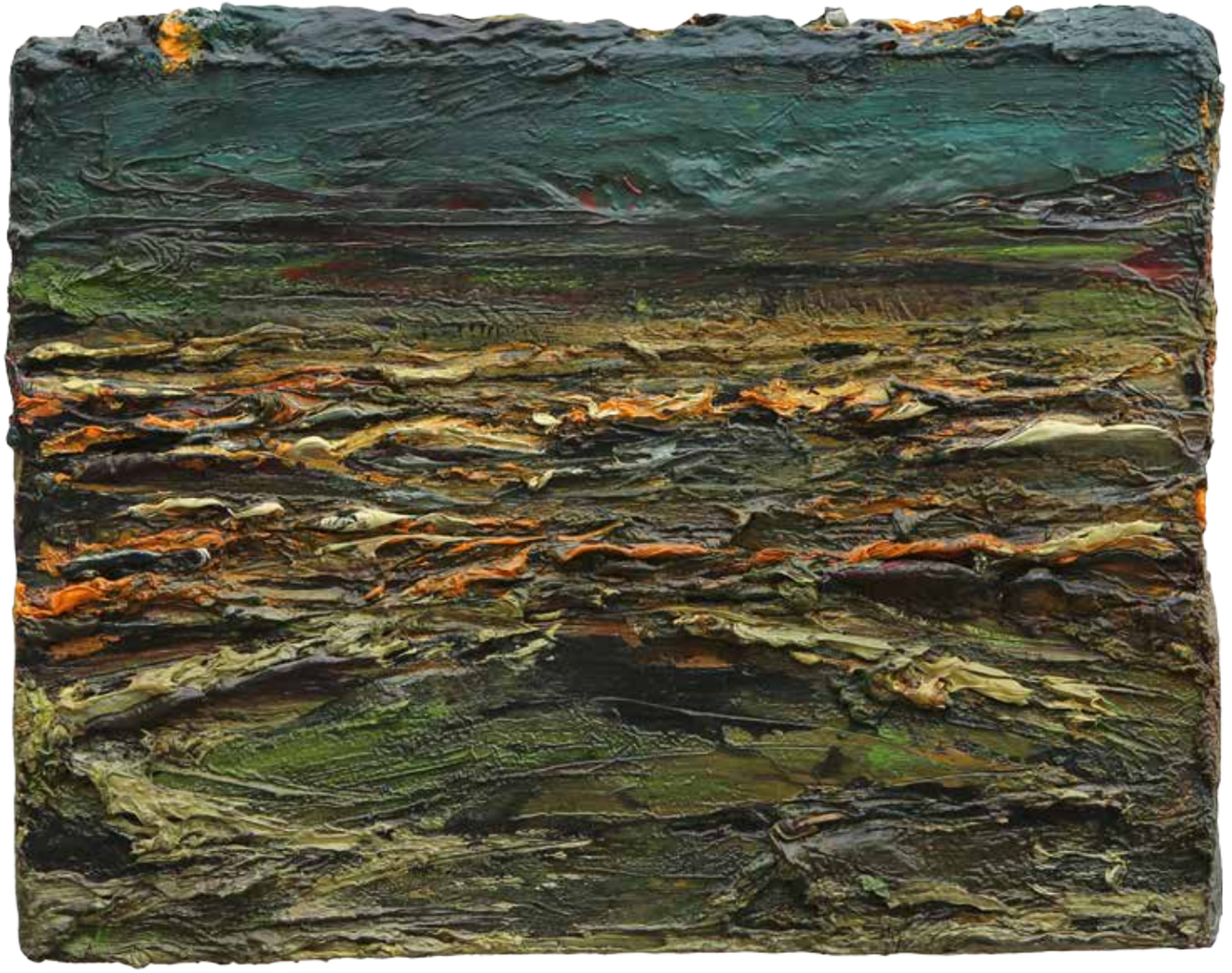
*Détail de la page 107*

*Huile sur toile, 30 cm x 30 cm, 2005*

*Huile sur toile,  27 cm x 22 cm, 2007*

*Huile sur toile,  27 cm x 23 cm, 2007*

*Huile sur toile, 26 cm x 34 cm, 2005*



*Huile sur toile, 24 cm x 33 cm, 2006*

*Huile sur toile, 49 cm x 59 cm, 2009*

*Huile sur toile, 23 cm x 27 cm, 2008*

*Huile sur toile, 62 cm x 62 cm, 2008*

*Huile sur toile, 51 cm x 60 cm, 2009*

*Huile sur toile, 152 cm x 172 cm, 2008*

# BIOGRAPHIE

Anne Manoli est née à Paris le 24 février 1961 .Elle réalise très tôt que la peinture sera le médium favori pour célébrer une nature qui l'a, dès l'enfance, fortement marquée. C'est avec sa grand- mère, Marie Renaut, qu'elle effectue ses premières peintures.
En 1976, elle s'oriente vers des études d'arts- plastiques. Fascinée par le travail de Van Gogh, Ensor et Soutine, elle peint des séries de foules et portraits expressionnistes matiéristes.
En 1980 elle entre à L'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier du peintre Louis Nallard qui l'encourage. Le tellurisme de ce dernier ainsi qu'une exposition de De Staël renforcent son attrait pour la matière .La découverte de De Kooning, Pollock, Klein, la libère progressivement d'une figuration expressionniste. Avec une série de toiles presque monochromes, aux formes organiques et diaphanes aux larges aplats, elle obtient son diplôme de l'ENSBA en 1983 et sa première exposition personnelle en 1984.
En 1985-1986, elle poursuit son travail en gravant directement dans la matière de la peinture, réminiscence des bas-reliefs égyptiens et syriens qui la rapprochent de son père, Pierre Manoli sculpteur, d'origine égyptienne.
La peinture de Kieffer et Barcelo l'enthousiasme. En 1988, elle cherche de nouveaux espaces à travers divers collages et superpositions de toiles dont « Pour qui les continents », « Naissance de la baleine ». Sa palette s'assombrit avec notamment « Mangeur d'étoiles ». En 1990 son geste se libère dans une série de « Grandes Vasières » et de « Petites Nos » où elle retrouve la jubilation de la vase de son enfance. De ce creuset originel, Anne Manoli va sortir les séries de « Muraille Végétales » (1996), et « Transmutations » (1997) qui expriment son obsession de l'alchimie de la décomposition. En 1998, des animaux tels le bœuf, le singe fusionnent dans ses labours de peinture. Le peintre Astolfo Zingaro découvre son travail et la met en relation avec le galeriste Nicolas Deman qui lui offre une collaboration fructueuse : se succèderont plusieurs expositions personnelles « Migrations », « Chrysalides », « Après la pluie », de 1999 à 2002 ; la couleur et le geste s'intensifient. À Londres, elle réalise pleinement, en rencontrant les œuvres de Kossoff et d'Auerbach, que la peinture transmet une énergie vitale.
En 2003, à l'instigation de Marion et Yves Guigon, l'artiste conçoit de grands formats où elle décline les quatre éléments naturels avec des « Grandes tourbières », « Marée blanche », « Grand lapilli », « Asphodèles ».

2004-2005 : Anne Manoli entreprend une série de « Terres d'eaux », paysages aux lignes horizontales qui se répètent tels les ressacs des marées. En Normandie, la verticalité des falaises va donner naissance à une série de toiles, petits morceaux de terre d'aspect minéral et fragile exposés à la galerie Guigon « Verts presque tendres »en 2010.

Dès lors la peintre va insister sur « l'objet toile », le dessin formé par les sorties de peinture du cadre : dans un premier temps, elle le consolide, dans un deuxième temps, l'affirme : le débordement de peinture n'est plus le résultat du geste mais une construction préalable. « L'objet tableau » devient de plus en plus tactile, les bords ainsi dessinés, sculptés donnent l'impression d'une extraction, d'un arrachement. Sa dernière série, présentée par la galerie Mézières est une mise en abîme d'un bout de terre où le temps érode la surface. Devenue matte, la lumière diffuse une énergie plus sourde.
De ses divers voyages, Anne Manoli rapporte ses ressentis qui nourrissent la chair de sa peinture dans son atelier à Paris.

## Expositions personnelles
*Solo Exhibitions*

2013 Galerie Mézières, Auvers sur Oise : « La Passagère ».
2010 Galerie Guigon, Paris : « Verts presque tendres ».
Galerie du Grand T, Nantes.
2008 Galerie Australe, La Réunion.
2007 Centre d'art Athanor, Guérande.
2003 Galerie Guigon, Paris.
2002 Galerie Nicolas Deman, Paris : « Après la pluie ».
2001 Galerie Nicolas Deman, Paris : « Chrysalides ».
2000 Galerie Nicolas Deman, Paris : « Migrations ».
1999 Galerie Nicolas Deman, Paris.
1998 Galerie Crous Beaux-Arts, Paris.
Kuroda Living, Tokyo.
1990 Galerie Perchée, Paris.
1987 Cimaises Ventadour, Paris.
1984 Galerie Maurice Ravel, Paris.

## Expositions collectives
*Group Exhibitions*

2013 Galerie Mézières, Art O'Clock, Paris - Lille Art Fair.
Galerie Guigon, Paris : « Autour de R.E.Gillet et Louis Nallard »
2012 Galerie Guigon, Paris
Galerie Laurent Mueller, Paris - Association Rémanence
2011 D* le label Decrouy, Château de La Guerche
Espace d 'art contemporain Eugène Beaudouin, Antony « Par Nature »
2010 Galerie Guigon, Paris
2009 Galerie du Grand T - Centre d'art contemporain La Rairie, Nantes.
2007 Galerie Guigon, Paris : « Etat des lieux ».
2005 Rue Berryer, Paris : « Jardin des turpitudes ».
Galerie Guigon, Paris.
2004 Galerie Jacob 1, Paris.
Centre d'art Sébastien, Saint-Cyr-sur-Mer.
Galerie Guigon, Paris
2003 Salon d'Angers, Triptyque.
2001 Galerie Nicolas Deman, Paris.
Galerie Borzo, s'Hertogenbosh, Pays-Bas.
2000 Galerie Nicolas Deman, Paris.
1999 Galerie Nicolas Deman, Paris.
1998 Artmalgam, Cloître des Billettes, Paris : « du Végétal à l'Animal ».
Maison des Artistes, Charenton.
Fondation Colas, acquisition.
1997 Salon Itinéraires, Levallois- Perret.
1996 Petites Impertinences, Cachan.
1995 Mac 2000, Paris.
1994 Galerie Borzo, s'Hertogenbosh.
Galerie du Montparnasse, Paris.
Salon de Vitry.
1993 La Forge, Paris.
1990 Espace Ter, Paris.
1989 Festival international d'art contemporain de Monte-Carlo.
1987 SAD, Biennale de la création contemporaine, Paris. Salon de Troyes.
1986 70 sculptures polychromes, Eymoutiers.
Salon de Mai, Paris.
1983 Salon des Réalités Nouvelles, Paris, régulièrement jusqu'en 2004.
1982 Galerie de la Maison des Beaux-Arts, Paris.
1981 Salon National des Arts Plastiques, Paris.

## Bibliographie
*Bibliography*


2013 « La Passagère » Monographie 144 pages, éditions Les intemporelles, Galerie Mézières.
Textes : Christophe Mézières, Fabienne Laterrade, Emmanuel Daydé, Denis Martin.

2012 Le Préau des collines n°13. Texte Jacques Le Scanff

2010 « Verts presque tendres ». Catalogue Galerie Guigon. Texte Charlotte Thoraval.
La Gazette Drouot n°43. Article Lydia Harambourg
« Anne Manoli exacerbe la peinture » Azart n°45. Texte Gérard Gamand;
Le Grand T, catalogue édition joca séria

2007 Athanor, catalogue éditions joca séria. Texte Jean Fradin.

2003 « Le corps à corps d'Anne Manoli avec la matière ». Article Lydia Harambourg
La Gazette de l'Hôtel Drouot.
Collection 20 pages, Galerie Guigon

2002 « Que faire ». Article Olivier Cena, Télérama n°2730

2001 « Chrysalides », catalogue galerie Nicolas Deman. Texte Henri Raynal
« Vivante épaisseur qui s'oriente ».

2000 « Migrations », catalogue galerie Nicolas Deman. Texte Henri Raynal « Quand argile danse ».
La Gazette de l'Hôtel Drouot n°23. Article Lydia Harambourg

1999 La Gazette de l'Hôtel Drouot n°12. Article Lydia Harambourg

1998 Le Bénézit, texte Jacques Busse
People's fine Arts Press of Shanghai.

# A WORD FROM THE EDITOR

We invite you on yet another journey to discovery,  emotion, and connection to self.

Today we introduce the painter Anne Manoli, whose uncompromising work is totally dedicated to painting and its presence, to everything fabulous this medium has to reveal.

The conception of this monograph has been an adventure where we have had the opportunity to approach this unusual, singular work, from various angles:

The angle of her work in the studio based on memory, the angle of the emotions and sensations aroused by direct contact with nature, and of course the intimacy of the time shared with the human being.

We wager the bliss of these moments devoted to painting will resonate with you.

This project has been carried out with the collaboration of Emmanuel Daydé (art critic), Christophe Mézières (editor), Fabienne Laterrade (art collector) and Denis Martin (painter). Each have provided their individual perception of her work.

I would particularly like to congratulate the wise subscribers who have made a commitment to the artist by supporting the production of this publication.

So here you are on the threshold, about to enter the universe of Anne Manoli. Matter, earth, water, the series of paintings "La passagère" (the passenger), "terres d'eau" (water lands) and "falaises" (the cliffs) await you...

***Isabelle Mézières***

# « WATER DUST »

Looking at a work by Anne Manoli always gives rise to surprises and discoveries. Once one has taken in the image, the eye goes on to examine the relief and vibrate with the color, and marvels at that presence, that extra something she incorporates.

Her familiar landscapes of the edges of the Rance river feed her intuition, her painting play area, where earth, sea, sky and vegetation blend together into this source of inspiration threaded with reverie, where the inner visions appear.

To grasp what she is telling us, one must start from oneself, take the time to go back in time, to when we went crab fishing, our bare feet in touch with the sand, worrying about what was hid in the seaweed, dreading the contact of rocks, remembering that if you lie still your body will sink into the oozing silt left by the receding tide.

Squatting at the edge of the water, I peer into the transparence of this clear sea that opens up your gaze and gives you a glimpse of the limits of a distant space, full of that energy by which things brush against each other, touch and become attached; by which those elements unite, like the spectacle of coherence, of attained unity.
But when I raise my head and see in the distance the deep and dark waters, that shadowy shelter of silence that absorbs light, I feel emerging questions and worry.

Go forth despite that, leave the shores to go towards this horizon, in this water, that I encompass, that surrounds me, makes me and carries me, my body as a raft to extract me from the silt, from all this accumulation that we deposit, that dies within us, that part that we abandon, that water dust.

My fingers dig into the mud, caress it, feel it, and discover it. We played these games as children, and they resurface all life long – to touch is to see.
It's not surprising that Anne Manoli crushes her own pigments, adds, blends, loads and kneads the pigments to give birth to this colored paste that she then works with curiousity and greedy pleasure, taking the liberty of dirtying it up again.
Already on her palette, before the canvas, you can see earth and water unite.

Anne Manoli goes deep into things to penetrate their substance and then let it go, disperses it, giving it new shape and value.
Our gaze goes on in reverie, goes beyond any formal composition or image to adapt and merge with this new substance.
A landscape by Anne Manoli is a territory of all possibles and impossibles, as in Cantor's will to observe the world through the aleph, translated by Borges. It's an effort to describe the ineffable, to get "it" to reveal itself.
Anne Manoli's series' recurring themes in her painting, "melting pots", "cliffs" "water lands", "grooves" allow us to perceive that in her studio something is in the making, the painted "being" is in design, construction, mutation, endless creation.
Her recent works repeatedly re-visit the Chevret Islet that she has seen so many times in the course of her life, at the beat of her heart, yet again a pretext to put light on the great correspondences between microcosm and macrocosm.
Yesterday pure substance, layers of frank color, making loud and autonomous statements, today the elements are draped in ether, inviting the vagabond imagination yet further, yet deeper, to where another additional space can open up, on the canvas, between precarious and tangible.
An invitation to contemplate a new horizon of all possibilities, where everything has yet to be painted.

**Christophe Mézières** (july 2013)

# RAIN PASSENGER

« We inhabit absence » Michel Houellebecq (Configuration du dernier rivage)
« Ever-newer waters flow on those who step into the same rivers»: such are Anne Manoli's paintings, ever new, clumps of color drenched in clay and water, regurgitating spongeous form, ever new in the constant ebb and flow of the tides of painting. From her distant Greek heritage Anne Manoli distills a Heraclitian sense of a world where everything is constantly becoming and coming undone, as in the mysterious pre-Socratic philosophy whereby only change is permanent; where nothing is, everything becomes, and one never swims twice in the same river. Anne Manoli's paintings are not only what they appear to be: not just color and matter blended on a canvas, not just animals, plants, or foreshore; islands, cliffs or ponds, but all of these at once, and more, in mist, in rain, in dreams.
"I glimpse new shores. We need to keep digging into what has already been done": such were the words of the furious painter Eugène Leroy. For a long time, Anne Manoli delved deeper and deeper into her own aquatic and marine imagination, burying her subjects, layer by layer, beneath an ever thicker and richer mass of slimy substance. Remotely close to Leroy's sublime, arduous and muddy conglomerations , without ever going as far as complete obliteration as he did, her Grandes Vasières (great fields of mud) in the '90s and her Terres d'eau (waterlands) in 2000 fuse animal and plant worlds into organic paintings where seaweed and fuel oil have it out. As for the yellow, squirming Migrations, or the greenish Grands Creusets (great melting pots), slimy with wet tilled earth, they reveal, similarly to the great northern painter, "comme champs, comme pierre, comme bois, comme mousse, comme senteur" (like fields, like stone, like wood, like moss, like scent) to quote Baselitz's impressions of the unknown masterpieces of Leroy. In 2007, deserting these heideggerian expressionist pathways that lead nowhere (unless to oneself), Anne, my sister Anne, decided to climb to the top of the great marble towers of Dieppe, uprooting her feet from the blind quicksand where she could have stayed stuck. There she discovers with stupor the cliffs of Dieppe, of which "the chalk melts like sugar" (George Limbour). Frontier before the horizon, the white wall of the high plateau of the Pays de Caux generates the water's ebb and flow and lifts the sky. Nighttime stirs, the world returns.
Anne Manoli returns to Varengeville-sur-mer, "to unite with nature, rather than copy her", as did Georges Braque. Building up her painting as would a mason with a trowel, she

confronts the final, deserted and dark landscapes of the solitary Norman, stretching panels of chalk beneath stormy skies and saltwater ponds at twilight. As the thick substance alone produces a sort of congested perspective with no possible base line, as in a cubist canvas, the air appears thin against the harsh, slanting light of night. Even though no boat or ferryman of the dead appears, a stifling death creeps into the chthonian universe of Anne Manoli, making us fear for daylight's return. "To me, objects don't exist, admitted the old Braque, except to the extent there is a relationship between them and me. It is that in-between space that is the real subject of my painting". Following the precepts of the wise old man with birdlike hands, Anne Manoli, in turn, has started to tackle the space in between herself and the world.

Ever since early childhood, she bathed near the shores of the Rance river where her family has a small house, and painted the soft hills of the Isle of Chevret, surrounded in water and mud. This islet, shaped as two small breasts and, seen from above, as a tree, have always been there in front of her eyes. But she sees it even better with eyes closed, as if presence requires absence, between reality and dreams. Reality and illusion blend easily in Brittany for this rain passenger. In Celtic mythology, man, destined since birth back to vegetation, is cast to the waters' current to dissolve in coffins or tree trunks, flesh to dirt and water, petrified in wood. In the nights of the Round Table, the wounded corpse of King Arthur was laid in a boat and sent to the mythical and inaccessible island of Avalon. Although the Isle of Chevret has never been identified as being the island of Avalon, the nearby island Aval, at Pleumeur-Bodou in the Côtes d'Armor, could well be: a small island easily accessible at low tide, where legend has it the king is buried under a megalith. Like Herman Hesse who never travelled without a reproduction of the Isle of the Dead by Böcklin, that he saw in Basel as a youth, Anne Manoli associates her isle of the dead and of the king to a sort of passage rite that brings her back to her lost childhood. "I immediately go back in time", she says. Her painting of wet and swooning earth go way beyond the morbid whiffs of the 'stone water' painted by the Swiss in his iconic painting, symbol of the vague and inaccessible. "The landscape conceives itself within me, and I am its conscience" noted Cézanne, in front of Sainte Victoire. Anne Manoli would be its unconsciousness, legendary and sweet. In her subconscious reverie, death in the waters becomes the most maternal of deaths.

"He who plays with pernicious water drowns, wishes to drown" wrote Gaston Bachelard in his attempt to establish the Ophelia complex in his essay "Water and Dreams". In Shakespeare's Hamlet, water in dreams ophelises, as he puts it, covers itself naturally with sleeping beings, abandoned and floating, slowly dying … with flowers and hair spread out upon the water". Is it a coincidence if Anne Manoli inaugurates her recent series – which we could call Ultimate Shores – with a loving and desired Ophelian death? It's true that the wispy white and green shape floating in the dark waters at the bottom of the canvas has been erased, vegetalised in a way, beyond recognition. Just a reflection, an island of light, this Ophelia transfigured to the extent of absence is, however, inspired by the famous pre-Raphaelite figure painted by John Everett Millais in 1852. A drowned hyacinth of seaweed, with that same swelling of a white dress spread out like the great water lily of the foam of daze.

In the remainder of the series, Ophelia disappears; the island sometimes re-appears, or not, depending on the rising mist or the receding waters, in large panoramic marina formats. Once she arrives at her childhood's island, the rough and thick cliffs fade into mist and drizzle, steam and smoke, languor and stretches: Anne Manoli doesn't sign a victorious Rain, vapor and speed as does the English Turner, but fantastical and phantasmal rain, vapor and truth, where thick material has given way to a mat surface. Polishing her skies till the sea trembles and sparkles, she softens the depths of her waters to a blue-grey slate. Multiplying unreal planes by subtly dissolving them one after the other, the artist spills the paint over the edges in mysterious growths, pigments kneaded with resin and linseed oil like wet mossy earth extracted from the wailing pitchsand. "Showing what you've painted isn't enough. You have to get people to touch it" advised once again Braque, the master. You touch her island paintings before you see them, their roughness and porosity, their caress, their hard knocks and distress. Was he not right, the sensuous Diderot, in saying that all five senses are contained in one: touch, in diverse variations. She could tell him on the island…

**Emmanuel Daydé** (july 2013)

# DE NATURA RERUM

A small painting in shades of greenish grey, square in shape, with very sensual rounded edges. It was a very sad morning, it seems I woke up that way. No explanation to this dreary melancholy. So that's where my eyes rested, there. I look at her. Time is suspended. Her very dense substance still seems fluid and crystalline. This worrisome gentleness touches me, moves me. There we are in nature's arena, swamped in her intimate belly, profound and upsetting, infinitely elegant, because of her simplicity and sparseness, almost nakedness. Playground for our "I" as uncertain as it is melancholy. I realize that one of Anne Manoli's paintings could easily lose itself in this nature, melt into it, peacefully and serenely, in a field of wild grass, a trickle of muddy water, alongside trout, frogs and insects, becoming one with the elements just like Rimbaud's Sleeper in the Valley. Particle among particles, atom among atoms, "At peace. There are two red holes in his right side." Slowly almost unnoticeably, we enter a world of painting the sensitive, the world where chaos and wounds rub shoulders in great uproar, with no security margin or precautions, revealing our own senses and freedom. An honest and uncompromising choice. "I never wanted to make a beautiful painting, I just wanted to paint": Moving statement by Eugène Leroy that could have been said by Anne Manoli. To be in painting, in the privacy of her flesh, that is the challenge and the engagement of a lifetime.

Finally my day reached its end, more serene and peaceful than I could have hoped. In the evening I approached my "tender" cliff. She hasn't yet revealed all her secrets, hers and probably mine. We're not done yet. Tomorrow is another day. Anne Manoli must put something more than turpentine and pigments in her paintings. Her heart, her flesh and that additional spirit that surely makes works authentic and moving.

Discreet and yet so full of talent, extremely sensitive, she is a magnificent painter and for all she shows us of the fragile beauty of a feverish and sometimes cruel world, we must truly thank her.

**Denis Martin** (july 2013)

# THE PASSENGER

The first time I saw Anne Manoli's paintings, I thought I was facing an interpretation of the first verses of the Bible. Small well-aligned paintings offered an unforgiving version of the World's creation where we witness *in vivo* the simultaneous genesis of Earth and Seas and their painful separation. This was a variation of the original Chaos. From this elaborate dark and deep amalgam, soft and delicate color surfaces. The eternity of moment was here, in a debauchery of matter. Her furious knives had fought like the devil to help Mother Earth with her self-birthing. Other knives hardly more appeased produced tumultuous waters gushing forth from her in bursts. Layer upon layer, relentlessly reworked revealing buried fragments. Colors were slashing through a dark earth. You could guess the existence of an amazing marine geology, surprisingly bright and luminous, beneath that surface. Layer upon layer of oil paint later to be uncovered. To generate the original earth and waters, Anne dug deep into her own imagery to extract the initial layers of their colors. No elaborate images, just the result of her relentless tearing at the canvas, a magnificent ode to painting.

Sometime later, in a dark corner of her studio, Anne whispered: "mud – that's where it all comes from". She had just given me the key to her painting. Mud is her earth. Indeed, you only needed to have a look at the massive canvases surrounding the studio and to remember the ones from "before" to see that this mud isn't just the subject, but the origin of her work. As far back as you could go, this humid and slimy conglomerate was present, the foundation of her vision of the world. A soft and living matter, … a puffy and slowly-moving dream stuff, drenched and bursting with secret life ……

I wondered for a moment about this mud that Anne considers the origin of her painting. What is exactly this substance that she has so madly fallen in love with? I looked up the official meaning.

**Mud:** fem. noun

A deposit of earth and organic particles in decomposition, that accumulates at the bottom of stagnant or slow-moving waters.

This didn't get me very far, and yet… it did mention movement. Tossed about by the turbulent waters, an incredible accumulation of oil revealed an integral chaos, confronting a tumultuous earth (Earth?) and waters, neither being totally solid or liquid. Small ripped out squares, already practically torn away from an emotional nature.

Beyond first glance, our eyes have no choice but to search the canvas, look for the color deeply set inside the dark cracks that have been ripped away. How many times does one need to look to learn all the secrets beneath these mixed oils? The voyage will be long and full of danger, but what more beautiful adventure can be offered us than this diving into the heart of creation?

On another occasion, draped in the pervasive smell of turpentine, she was telling me about frogs as would Jean Rostand. It was nighttime and we were, if I remember well, on the banks of the ponds in Ville d'Avray. Anne's hands were expertly grazing the surface of the vivariums covered in greyish paste. On canvases crisscrossed by fusing and entangled pathways, she had brought forth tiny sunbugs stuck in a pulsing matter that her knives had given life to. I was stunned by the innumerable triangular extensions, orange muscular restraints that her paintbrushes had maintained in still air vibrating after the final assault. A constellation of batrachians showed through the moving mud.

In fact there were only two canvases left in the studio stalked by a swarm of amphibians lusting for procreation. I arrived just in time. It was a case of sleepless nights and love-at-first-sight. In luminous zigzags a vibrating swarm was forcing its way up the canvas in a slimy scratch. Dazzling solar colors were fighting it out in the middle of the sticky surface. Small recoiling bodies in the final waiting, stretches of flesh in a desperate cry. They were all trying to get free of this decomposing substance. Delicate palms being torn apart in a greasy magma. Trajectories interrupted by pathways woven in color. Sometimes color was only there to indicate the bodies of living bugs hardly distinguishing them from the mud, also alive. A soft shadow, a darkness at the bottom of the painting, indicates the starting line of a race towards the top of the canvas. Sometimes a simple touch of color suggests the presence of an animal desperately fighting to get out of this orgy of matter.

What Anne has composed here is an irresistible migration, a magnified vision of survival. Your eyes can't help but pore over this living surface. The ideal place to let your imagination run, on a canvas saturated with living matter. Could survival be a metaphor, the ultimate purpose of painting?

Beyond this offering of earth images, of turbulent nature, Anne takes us further. She has given herself permission to create her own Earths. Inaccessible islands bursting out of the quiet and transparent waters somewhere between blue and purple. No doubt these come

from Mother Earth. They have stolen her colors, have captured the distance to better seat the sky.

Dark and purple bases, massive rocks where the mauve waters are set, strangely peaceful and transparent, barely crossed by occasional foam dust. An unclear mark suggests the smell of the residues of receding water, abandoning ghostly seaweed on the shore. The eye can't take itself away from the multiple traces that arouse deep emotion. Stuck between sea and sky a higher island appears, suspended on the barely calm waters. White mist responds to the foam on the coast. The green of the seaweed blends itself into this improbable territory. No doubt, a limb of earth has been ripped off as a result of the original Chaos. It definitely responds to the tearing of the painting itself.

Facing the coast, fractured cliffs appear in a transparent light - in fact the crude rock of the cliffs themselves seem to be radiating. How then to know which was torn away from the other, which gave birth to which? Who's to know which of the lands took its freedom, the little one or the big one? Anne just has them facing each other. We are free to let our imagination decide. Happily, the fluid sky is there, calming the eye from this birthing of matter. The detached lands are sometimes quiet, sometimes hazy in their wisps of fog. Between sky and water, these lands play with us. They reveal themselves in their animated fullness; you can almost touch the facets of these islets, barely quieter than the coasts. Stretched out in the light they seem distant and yet provide plenty of meticulous exploration. We look carefully not to miss any slab of rock. The scale is uncertain. Our view has to adapt, untangle a path both ferocious and gentle. In the distance the green coast attracts our attention. The islet seems at the same time to be in the making and breaking by the waves. The heavy sky continues to watch over this titanic assembly. The chaotic coast reappears. Here sky and water are one, enfolding an emerging land that stretches and tries to surface through a bluish mist.

Elsewhere, the water has practically disappeared, devoured by land and a sky more alive than ever. In this suite of paintings, I have witnessed a dazzling performance of a vertical and dreamed geology, relentlessly composed of dark shadows and torn color. A voyage into the heart of a magnificent and passionate daydream.

**Fabienne Laterrade**

# BIOGRAPHY

Anne Manoli was born in Paris on 24 February 1961. She realizes at a very young age that painting is her favorite way to celebrate nature which has made a strong impression on her since childhood.

With her grandmother, Marie Renaut, she paints her first pictures. In 1976 she chooses to study the Fine Arts. Fascinated by the work of Van Gogh, Ensor and Soutine, she paints series of crowds and thick expressionist portraits. In 1980 she integrates the Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts, the National Fine Arts School of Paris, under the encouraging teaching of the painter Louis Nallard. This tellurian painter as well as an exhibit of De Staël reinforce her attraction to heavy matter. She later discovers De Kooning, Pollock, Klein, and progressively frees herself of expressionist figuration. With a series of nearly monochrome canvases of organic and diaphanous flat paintings, she obtains her diploma from the ENSBA in 1983 and her first personal exhibit in 1984.

In 1985-86, she continues her work by engraving directly into paint, a reminiscence of Egyptian and Syrian bas-relief, which bring her closer to her father, Pierre Manoli, sculptor of Egyptian origin.

The paintings of Kieffer and Barceló excite her. In 1988 she looks for new territory through various collages and overlapping canvases including "Pour qui les continents" (Continents for whom) and "Naissance de la baleine" 'birth of a whale). Her palette darkens with, notably "mangeur d'étoiles" (star eater).

In 1990 she frees her movement in a series of "Grandes Vasières" (great mud fields) and "Petites Nos" (small nos) where she recovers the joys of mud of her childhood. From this original melting pot, Anne Manoli will create the series of "Vegetal Walls" 1996 and "Transmutations" 1977 which express her obsession with the alchemy of decomposition. In 1988, animals such as the ox and monkeys integrate her painting efforts. The painter Astolfo Zingaro discovers her work and puts her in touch with the gallery owner Nicolas Deman who offers a fruitful collaboration resulting in several individual shows: "Migrations", "Chrysalides", "After the rain", from 1992 to 2002; Color and movement become more intense. In London, she becomes fully aware, after seeing the works of Kossoff and Auerbach, that painting transmits a vital energy.

In 2003, encouraged by Marion and Yves Guigon, the artist creates larger formats where she declines the four natural elements with "Grandes tourbières" (Great peat-bogs),

“Marée blanche”(white tide), “Grand lapilli”(great lapilli), “Asphodèles”.2004-2005: Anne Manoli starts a series of “Terres d’eaux” (water lands), landscapes with repetitious horizontal lines like waves and tides. The vertical cliffs of Normandy give rise to a series of paintings, little pieces of fragile earth, shown at the Guigon Gallery “Verts presque tendres” (almost tender greens) in 2010.

From here the painter will concentrate her efforts on the canvas as object, creating growths that extend from the canvas. First she solidifies them, then she confirms: the overflow of painting is not a result of a gesture but a previous construction. The “painting object” becomes more and more tactile, the edges thus designed, sculpted, giving the impression of something extracted or ripped. In her last series, presented by the Gallery Mézières, she explores the isolation of a piece of land eroded by time. Now mat, the light diffuses a more subtle energy.

From her various travels, Anne Manoli brings home impressions that nourish the flesh of her painting in her Paris studio.

# REMERCIEMENTS

*À Jacqueline Renaut, Fabienne Roty, Louis Nallard, Sylvie, Christian, Paul, Nicolas, Laura Wujek.*

L'artiste tient à remercier tous ceux qui ont travaillé sur cet ouvrage et sur cette exposition :

Isabelle Mézières
Christophe Mézières
Camille Mézières
Emmanuel Daydé
Fabienne Laterrade
Denis Martin
Marcela D'Ortenzio
Fabienne Roty
Laura Wujek
Cecilia Cerredo
Geoffroy Dupuis

Les Souscripteurs

Jean-Yves Aurégan
Stephanie Constand
Farid Abbadi
Abel Lemba Diyangi
Sylvie et Christian Wujek
Florence Valentin
Jacqueline Renaut
Yolande Renaut
Marie et Jean Fradin
Sandrine et Laurent Pluquet
Martine et Jean-Yves Lamouche
Marie-Laure Bardy Lamorinière
Marité et André Roty
Sybille Bougault